

SOLINE DE LAVELEYE

PAR LES BALEINES

poésie

nrf

GALLIMARD

SOLINE DE LAVELEYE

PAR LES BALEINES

poésie

nrf

GALLIMARD

« Il est des habits qui au lieu de s'user se font toujours plus neufs. »

Roberto JUARROZ

I

Où l'on va de l'enfance à la mer

On emprunterait bien un corps aux oiseaux

*En te retournant tu comprends
que tu ne les saisis pas*

*Les bandelettes dont tu t'es dépouillée
— comme la nuit brode au jour un liseré lumineux
tes visages quittés filigranent tes passes —
mues translucides, duvet pris aux épines
— tes âges — traînées d'ambre, neige
que boivent les paysages :
un courage couve dans les herbes
ou un ruisseau, elles lui ouvrent la piste*

*L'écolière fagotée d'impuissance et de feu
tu ignores où elle s'est arrêtée
la souris si sérieuse
surtout quand elle montrait
ses incisives de lait
ses bouquets d'étincelles fourrées sous les babines*

Et les autres, où sont-elles ?

*Le désordre discret de la pensionnaire
épluchures d'une ardeur effeuillée*

*dans l'attente qui voile tout :
ces torsades, ces écorces poivrées
ont-elles fini là, balayées dans l'enceinte barbelée ?*

*Où sont-elles
tes doublures
tes parades
ces dentelles qui brasillent, ces manteaux
dont les signaux s'obstinent ?*

*Et la bête échappée que le large aspirait
l'ombrageuse aux mâchonnements furtifs
l'animale aux baisers allumée
aux brasiers des baisers brûlée vive :
où est-elle donc passée ?*

Où sont-elles, ces peaux ?

*Elles ont nourri des tatous
sur l'envers du cœur, au croisement de l'aorte
et de ses affluents, un scintillement qui pince
à la tombée du jour
tes pelures oubliées
qui parsèment ton passage
de petites vanités*

On les regardait passer
les pupilles dilatées

Le tracé des orbites
que leurs ailes en ciseaux
découpaient dans le ciel
s'y trouvait rejoué
et un reste d'écume
pris au filet des cils
attendrissait le tour

La radiation d'une île
nous inondait le ventre :
les horizons osés, les langues à portée
des palais, les visages les maisons les rivages
possibles

Les oiseaux migrateurs et les oiseaux
de mer
je leur déléguais
mes petits élastiques

Et j'étais assurée

en attendant mon tour
que leur vol ferait mouche

Aujourd'hui les passereaux se foutent bien de
ma gravité, mon dos
en obole, mes pas écourtés
et ce trait de crayon qui me barre le regard
— les moineaux ne cillent pas
lorsque chantent les sirènes

Ils vont au pas, de mégots
en brindilles, sans se soucier des cendres
en ravalant le bleu

C'était hier

Te souviens-tu du rêve
qui déployait un ciel entre tes omoplates
quand les grandes migrations
en le quadrillant
te rappelaient l'espace
qu'il restait à grandir ?

Où courais-tu aigu ? Quelle odeur sur tes doigts ?
Quelle voix familière te clouait-elle au lit ?
Quelle rivière se nouer aux chevilles, quand le désir
déborde ?

Quel visage a sorti
cette enfance du placard et le cœur du fourreau et la langue
de son tronc ?

Quel être a tramé notre perte
qui chantonnait la vie au fond du labyrinthe ?

Un beau jour, il reste les accrocs, les appels perdus, les
petits pas matins
pour faire semblant de vivre

Jusqu'au prochain passage d'un camion sous la pluie
son sillage de soie sèche où mord parfois le cœur

Pourpre sonnait le soir, bleu roi les étoiles que je comptais
encore
et parfois vert charbon, celui des forêts où se démultiplier,
sans avoir à chiffrer
tous les petits morceaux

Je me rêvais cheval ailé
— un cheval de sept ans, une crinière à décourager les
peines

Un jour, repasserait le camion éperdu
qui mettait tout à vif

Et il faudrait sauter

Mon grand-père apprivoisait les mouches. En français, mais ça chantait en catalan. Les chiens, petites personnes, bordaient le jardin. La mesure, c'était le bleu. La cavale de l'été, une montagne. *Puigsagordi*. Elle semblait ronde, énorme. Un monde, qu'il fallait gravir. Nous nous perdions volontiers, accrochées à ses flancs. Les issues nous comblaient. Les pentes ravivaient nos envies. L'écho des fous rires décuplait la lumière. Nous nous pissions dessus. Les roches brûlaient, et le thym, l'écorce des pins — pillage sensoriel. Nous rentrerions fourbues, radieuses, parfaitement insensibles au labeur des cuisines.

Pour gagner le sommet, nous aurions pris la route. Le silence depuis le fond dévoilerait la plaine, la maison blottie dans le dessin géant. Et nous saurions alors qu'il faudrait la quitter

Il avait les épaules violettes
le blason usé de ceux qui ne savent pas
ce qu'ils fuient
mais dont l'échappée ronronne bientôt près de l'âtre
où crépite l'espoir d'une vie inconnue — braises
rougeoyantes
au creux de cet hiver qui nous surprend toujours
le col encore ouvert aux premières givrées

Elle regardait tout à travers la fumée
— une autre vie peut-être, mais combien de manquées ?
De carnets enroulés sous les seins
elle tirait parfois un arôme de cire, un sanglot de guêpe
étirait son sourire entre l'ébahissement
et l'exil adouci de ceux que des jardins entourent
et qui s'abandonnent aux saisons qui les prennent

Ils m'ont acheminée, et d'autres lieux encore
— sans appartenance, je viens aussi de là —
et je les reconnais :
sous mes rétines, les lueurs qu'ils distillent
— comme ils crochetaient les soirs sous le catalpa —
ne se sont pas éteintes

Ils ne sont jamais rentrés. Et nous en héritage
avons ce déplacement. Des signes dans la marge —
c'est un dessin passé où la maison se perd

Que deviennent, deux salves plus tard
les pages cornées et les ravines —
combien durent nos utopies ?

Les enfants de nos enfants, l'avez-vous pensé
les enfants de nos enfants sont-ils encore les nôtres ?

Vivre tout bas, dans leurs conspirations ardentes
était à notre portée, tant que nous gardions
les pavillons aux coquillages
et les algues dedans

Thierry, Thérèse, il y a du feu dans vos syllabes
vos os, vos cheveux radicales ramifient sous nos couches
et vos voix passées au tamis des années
ajourent nos façades —
de soudains appels d'air font claquer les portes

Il me reste ce ballet, un matin de novembre au cimetière :
les feuilles des platanes arrachées à leurs branches
comme les pages lumineuses de l'histoire
qui restent
et tournoieront longtemps

J'avais des appétits de loup, des élans incompressibles : telle élève dont les joues de velours me semblaient comestibles, j'y goûtais — *sauvage, on ne mord pas* — tel autre dont le corps paraissait taillé par le vent, je m'y collais — *dégage, morveuse*. Un sourire, je lisais une promesse éternelle, la ritournelle ne manquait pas — *repasse voir si j'y suis* — je restais bras ballants, je cuisais secrètement. Ma grand-mère par la poste envoyait des charmes, des mots d'ange ou de lilliputien : je me disais tiens, peut-être que ceux-là ne me trahiront pas. Mais les loups et les princes ne font pas bon ménage, les uns finissent en cage, les autres ont de l'acné

Nous n'avons pas toujours parlé la même langue
malgré le sable commun
qui coulait des paupières
les ourlets repiqués d'une paire de genoux à l'autre
les corps-à-corps féroces
ou en tissu éponge

Je me tenais au bord

Et c'était un vertige
sous le poids des répliques
le désespoir d'en être
et l'impossible étreinte

Ma sœur, nom commun et possessif, se frottait à d'autres, impératifs ou substituts. *Pyjama sauce tomate coiffe-toi de la glace. Potager on disait c'est pas moi va dehors.* Du ventre des poupées sortaient des convoitises acidulées. Rôles octroyés, dédaignés, échangés. Le manège tournait. La vapeur des goûters enrobait les arêtes.

Que nous étions des filles, nous l'ignorions encore. À califourchon sur le mur mitoyen, nous n'avions aucun mal à voguer bien plus loin que le bout du jardin. La rue aux habitations jumelles déboutait la monotonie. Les pins montaient des oriflammes. La mer était cette province, nous l'appelions maison. Nous avions les orteils ronds et lisses. À l'école, la maîtresse disait : si vous êtes sages, je vous lirai un autre chapitre. En italien Ulysse glissait hors des cahiers. Elle s'appelait Fabiana, nous avait présenté ses poules. Défaisait-elle sa toile pour la mieux tisser dès le matin venu ? Les rangs d'enfants sanglés se reformaient toujours, chasubles bleues, tabliers blancs, garçons et filles, cochons dociles — sur la photo, la plus hirsute, paupières baissées. Deux ou trois ans plus tard, d'autres noms sur la page : Angélique, Jacqueline, La Fontaine. Et la conjugaison. Un poids sur la langue. La mer lointaine. Je la sentirais parfois remonter sous les côtes. Une boulette d'italien coincée dans la joue, mon gosier trop serré pour faire passer ça

© *Éditions Gallimard, 2025.*

SOLINE DE LAVELEYE

Par les baleines

De lieux réels en lieux rêvés, la voix de ces poèmes est saisie par la transe du monde, pour se faire chant, cri ou murmure. L'aventure est ce désir d'aller toujours où douceur et souffrance ont leur part. Fille, adolescente, femme — le corps s'ébroue, cherchant d'un cycle à l'autre ses contours. À la fin, le flux du vivant l'emporte et la voix retourne à la mer comme les oiseaux au vol ample de saison en saison.

En prose et en vers, un geste se déploie dans ce mouvement : par la langue, rassembler les morceaux épars, rapiécer une peau qu'on puisse habiter, animale et plurielle.

Soline de Laveleye est poète et autrice de créations documentaires sonores. Par les baleines est son cinquième livre.

The logo for NRF (Nouvelles Éditions de France) is displayed in a stylized, cursive font.

DE LA MÊME AUTRICE

Poésie

BRINDILLES, Éditions Le Cormier, 2019.

LA CHAMBRE, Éditions du Tétrasyre, 2011, dessins de G. de Laveleye.

Contes, récits et nouvelles

LES PHRASES DE LA MÂCHEUSE, Éditions Maelström, 2014, dessins de D. Maes.

LA GRIMEUSE, Éditions M.E.O., 2013.

BANDIAGARA, in *Sources*, coll., Éditions Luce Wilquin, 2005.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Exergue

I - Où l'on va de l'enfance à la mer

En te retournant tu comprends...

On les regardait passer...

Aujourd'hui les passereaux se foutent...

C'était hier Te souviens-tu du rêve...

Pourpre sonnait le soir, bleu...

Mon grand-père apprivoisait les mouches....

Il avait les épaules violettes...

J'avais des appétits de loup,...

Nous n'avons pas toujours parlé...

Ma sœur, nom commun et possessif,...

Copyright

Présentation

De la même autrice

Achévé de numériser

Cette édition électronique du livre
Par les baleines de Soline de Laveleye
a été réalisée le 18 février 2025
par les **Éditions Gallimard**.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073075352 - Numéro d'édition : 636773)
Code produit : Q08080 - ISBN : 9782073075383.
Numéro d'édition : 636776

Le format ePub a été préparé par **PCA**, Rezé.